Catriona MacColl, de Lady Oscar à Lady Oscar

https://faispasgenre.com/2012/10/catriona-maccoll-de-lady-oscar-a-lady-oscar-partie-1/

https://faispasgenre.com/2012/11/catriona-maccoll-de-lady-oscar-a-lady-oscar-partie-2/

Frayeurs, L'Au-Delà, La Maison près du Cimetière. Trois films seulement auront fait entrer le nom de Catriona MacColl dans la légende du cinéma bis. Des films que l'on ne présente presque plus, tant ils ont acquis, dans ce monde incroyable qu'est celui de la série B horrifique, un statut de films cultes dont beaucoup s'inspirent encore aujourd'hui. Si elle est devenue, un peu malgré elle d'ailleurs, une figure incontournable du cinéma d'horreur européen, on connaît finalement très peu la carrière de l'actrice franco-britannique, qui se révèle très atypique et qui renferme beaucoup d'anecdotes amusantes. C'est à Gordes, dans le Lubéron, que nous reçoivent très chaleureusement Catriona et son compagnon Marcello, où ils ont ouvert en 1999 un gîte qu'ils ont baptisé Lady Oscar. L'interview commence au bord de la piscine, dans un très joli cadre, et autour d'un thé.

Débarquer chez Fulci après un an de carrière à peine, c'était presque du jamais vu chez Lucio, lui qui travaillait encore avec une équipe qui l'accompagnait depuis des dizaines d'années. Comment s'est orienté le choix de Fulci?

J'étais encore une jeune comédienne qui travaillait entre Paris et Londres, je passais des castings que je réussissais parfois. J'avais déjà tourné le film de Jacques Demy (**Lady Oscar**, ndlr) dans lequel j'avais le premier rôle en 1978-79, et Fulci a suivi. Mais comme le film de Jacques Demy n'est jamais sorti, ça a été tout un bazar... On m'avait dit qu'il était sorti en Espagne, c'était un vrai phénomène au Japon, mais l'histoire de **Lady Oscar**, c'est tout autre chose. Bref, j'attendais quelque chose avec ce film, puisque j'avais le rôle principal, mais personne ne l'avait vu, donc je continuais à courir les castings. D'ailleurs, j'étais un peu connue à l'époque quand j'allais dans les bureaux: « Ah, c'est toi qui as fait le film avec Jacques Demy qui n'est jamais sorti! » (rires). Je m'étais fait une petite renommée, parce que c'était très inhabituel comme situation. [...]

Tout à l'heure, quand vous parliez de Jacques Demy, vous disiez que vous travailliez déjà entre Paris et Londres. A quel moment êtes-vous arrivée en France?

Je suis venue à l'âge de 19 ans, et je devais rester un an, pour apprendre le français. Cette expérience a complètement changé ma vie, parce qu'à l'époque, j'étais danseuse classique au Royal Ballet et quand j'étais plus petite, mes parents nous emmenaient en vacances ici, dans le sud de la France. Pour moi, le sud commençait à Calais, donc j'avais vraiment l'impression d'être dans un autre monde! Rien que lorsque je regardais les flics, complètement différent de

ceux que je voyais tous les jours, parler cette langue très exotique... Bref, en sortant de l'école de danse, je m'attendais à trouver des auditions en Europe, et j'ai été prise au Ballet national de Marseille. Vivre ici, en fait, c'est un retour aux sources, parce que mon histoire d'amour a commencé à Marseille. Ce n'est peut-être pas une ville facile, mais il m'est arrivé beaucoup de choses positives. Le chorégraphe de l'époque était Roland Petit, qui est mort l'année dernière, et je suis restée deux années chez lui. On travaillait beaucoup, on faisait des tournées, et on est même allés en Union Soviétique. J'avais 23 ans, et peu de gens de cet âge avaient vécu une telle aventure. Après deux ans, donc, j'ai eu une blessure à la cheville qui m'a complètement déstabilisée, et le plaisir de danser s'est envolé. D'autre part, il est vrai que le métier de danseuse est très difficile, alors j'ai décidé de retourner à mon autre passion, qui est la comédie. La chance est intervenue à ce moment, puisque j'ai rencontré des comédiens qui étaient en fait la nouvelle troupe du théâtre de Nice, et ils cherchaient quelqu'un qui savait un peu danser. Je me suis donc lancée dans cette aventure, parce que j'étais autonome et je n'avais pas tellement envie de retourner à l'école. J'y ai également passé deux ans, après lesquels j'étais sûre de vouloir continuer dans cette voie. Et au théâtre, j'ai joué avec des personnes formidables: Pierre Arditi, Nicole Garcia, qui n'étaient pas très connus à l'époque, et un autre acteur, lui aussi très complexe, Jean-Pierre Bisson (le tueur psychopathe de Mort un dimanche de pluie, ndlr), qui écrivait et mettait en scène des pièces de théâtre. Je dirais qu'il était aussi compliqué à cerner que Lucio. J'en ai rencontré quelques-uns dans ma carrière... Je pense que je les attire! Mais ca devient un peu un pari, au final, puisque je suis arrivée à ne pas les craindre, même si ce n'était pas toujours facile. Après ça, j'ai décidé de quitter Nice en voulant jouer du théâtre à Londres, mais je me suis arrêtée à Paris, où l'on m'a présenté un agent, et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler à la télévision, puis la rencontre avec Jacques Demy est partie de là. Des fois, j'y pense, et je me dis que j'ai eu une carrière un peu atypique, parce qu'aller de Demy et son univers à Fulci et son univers, en ajoutant les autres qu'il y a eu depuis, ce n'est pas très normal. Mais j'aime bien ce qui sort un peu de la normalité. [...]

Si vous le voulez bien, j'aimerais qu'on en revienne à Lady Oscar, un film qui a toute une histoire absolument fascinante...

Lady Oscar, c'est surtout une aventure merveilleuse, parce que c'est quand même une année entière de ma vie. J'ai été choisie au tout dernier moment: c'était la panique parce que Jacques



n'arrivait pas à trouver la fille, il avait les producteurs japonais sur le dos, parce que le trailer du film devait sortir trois semaines après, en même temps que La guerre des étoiles, mais il n'avait toujours pas de comédienne. Il téléphone à un ex-premier assistant, Bernard Toublanc-Michel, qui réalisait un téléfilm avec moi en lui disant qu'il avait besoin d'une actrice anglo-saxonne d'environ 23 ans, blonde aux yeux bleus.

Bernard lui répond: « Mais elle est à côté de moi! ». Il a envoyé des rushes à Jacques, puis je l'ai rencontré à Paris.

Dans le bureau, il y avait Agnès Varda, Jacques et les producteurs japonais. Ils ne parlaient ni français ni anglais, et ils se sont mis à me photographier, évidemment (rires), et à discuter entre eux. A un moment donné, Jacques a frappé du poing sur la table et a dit: « Si Catriona ne fait pas le film, je ne le fais pas non plus ». Ça a démarré comme ça. J'ai un peu de mal à le croire, mais on m'a dit qu'ils ont vu 500 filles pour le rôle, et j'étais la dernière, c'est incroyable. Deux jours après, sans avoir lu le scénario ni signé de contrat, je me suis retrouvée au château de Vaux-le-Vicomte, à cheval, une épée à la main, en train de tourner le trailer. Ce jour-là, j'ai avoué au cascadeur que j'avais menti à l'audition, je n'avais jamais fait d'escrime, il m'a répondu: « T'inquiète pas, t'es danseuse, il suffit de faire une petite chorégraphie avec ton épée ». C'est seulement après que j'ai pris quelques cours d'escrime.

Lady Oscar a marqué la première fois où je me suis retrouvée confrontée à des acteurs de mon pays, et c'était merveilleux de retrouver ça. Et puis ils étaient très bons, donc je devais tirer mon épingle du jeu, il fallait que j'y aille. Il y a une histoire assez amusante qui concerne un article publié dans Screen International: Lady Oscar faisait la couverture du magazine, mais avec la photo d'une autre personne que moi, qui s'appelait aussi Catriona MacColl. C'est déjà un nom inhabituel au départ, même en Grande-Bretagne, donc j'étais sûre qu'il n'y en avait pas deux. Et pourtant, c'était le cas! En plus de ça, elle était comédienne et elle me ressemblait étrangement. A l'époque, je ne faisais pas encore partie du syndicat des acteurs, mais elle, oui. Elle était donc la Catriona MacColl légitime. A l'issue du tournage, donc, j'ai cherché un agent en Angleterre, mais comme le film n'est pas sorti, je n'ai pu le montrer à personne, et pourtant j'avais joué le premier rôle. Un des agents les plus importants de Londres était intéressé, mais ne pouvait pas me prendre parce qu'il n'a pas pu voir le film. J'ai finalement atterri chez l'agent de Barry Stokes, mon partenaire dans Lady Oscar, qui m'a représentée pendant des années. Il a appelé l'autre Catriona MacColl, qui était un tout petit peu plus âgée que moi – et qui a quitté le métier depuis – en lui demandant si elle voulait bien changer de nom. A mon grand étonnement, elle a accepté s'est appelée Catriona MacDonald. [...]

C'est typiquement le genre d'histoires qui alimentent la légende autour du film, c'est quand même extraordinaire.

Oui, et puis il faut savoir aussi que Lady Oscar, au début, est basé sur un manga, chose rare dans le cinéma français, qui plus est écrit par une femme, chose rare au Japon. D'ailleurs, il y a eu tout un scandale politique par la suite parce qu'elle s'est avérée être la maîtresse d'un ministre japonais, et je crois que ça s'est assez mal terminé. En tout cas, je me suis beaucoup amusée à tourner ce film, parce qu'on a tourné à l'intérieur même du château, et presque personne depuis Sacha Guitry en 1952 n'avait pu le faire. Depuis, il y a eu Sofia Coppola et d'autres, bien sûr, mais à l'époque, c'était exceptionnel. On a dû envoyer une lettre à Giscard pour demander la permission! Jacques Demy l'a eue, mais évidemment, avec beaucoup de règles à respecter, comme on peut l'imaginer. Un jour, on tourne la scène de l'accouchement de Marie-Antoinette, donc on met l'actrice dans un grand lit à baldaquin, et quelqu'un est arrivé totalement paniqué, de peur de se faire virer, parce qu'on l'a mise dans le lit de Louis XVI, et ça c'était tout ce qu'il y avait de plus interdit, personne ne montait dans le lit de Louis XVI. Jacques, avec sa nonchalance, lui répond très calmement: « Mais puisqu'elle y est... Est-ce qu'elle ne pourrait pas y rester pour tourner la scène? », et au final, l'employé du musée nous a autorisés à la laisser, mais à la condition qu'elle n'en sorte pas jusqu'à ce qu'on ait fini de tourner la scène, sinon elle ne pouvait pas y remonter. La pauvre est restée plus de six heures allongée dans le lit (rires).

Lady Oscar a été l'un de mes meilleurs souvenirs, mais ça a aussi été une énorme déception pour moi du fait qu'il ne soit pas sorti, même si je reste convaincue qu'il aurait été de toute façon considéré comme un OVNI et qu'il n'aurait pas marché, parce que 1979, c'était quand même l'année d'Apocalypse Now et d'Alien, et que le casting était composé d'inconnus. D'ailleurs, on m'a raconté que les producteurs japonais cherchaient pour le rôle de Lady Oscar une fille vierge. Ce personnage était une telle déesse au Japon qu'ils voulaient quelqu'un d'inconnu, qui n'ait jamais été vue dans les médias. Par exemple, Jane Birkin n'a pas été retenue à l'audition parce qu'il y avait tous ces scandales autour d'elle, Gainsbourg, tout ça...

Cette histoire est allée assez loin, parce que plusieurs années après, j'ai reçu un appel d'un producteur qui ne me connaissait pas, moi non plus, mais il m'a proposé une invitation à déjeuner. Lorsque je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu: « Je fais une coproduction avec le Japon, et on m'a demandé d'engager un détective privé et de vous faire suivre. Mais je ne sais même pas qui vous êtes! C'est pour ça que je vous invite à déjeuner ». Ça m'a assez amusée, donc je suis allée manger avec lui, mais je ne l'ai jamais revu, je ne sais pas s'il a réussi à monter son film. En fait, la boîte qui coproduisait son film était la grande rivale de Kitty Films, la société qui a produit **Lady Oscar**, et c'était en fait une histoire entre eux. Finalement, si le film était sorti, ça ne m'aurait peut-être pas servi non plus. C'est dégueulasse, hein? (rires) Mais on n'est jamais sûrs de rien.

Aujourd'hui, le film est trouvable en France, mais seulement dans le coffret Jacques Demy. On me l'a offert parce que j'avais fait un caméo dans **Trois places pour le 26**, le dernier film de Demy – il m'avait promis qu'il me ferait tourner à nouveau – dans lequel je jouais l'ancienne maîtresse d'Yves Montand. Ce film n'a pas très bien marché non plus, d'ailleurs, malgré tout l'argent qu'a apporté Claude Berri. Grâce à ce film, je suis retournée à Marseille, parce qu'il y avait une scène de danse qu'on a répété trois semaines à Paris, et qu'on a tourné pendant une semaine sur les escaliers de la gare Saint-Charles. C'était quelque chose d'énorme, il y avait même le chorégraphe de Michael Jackson (Michael Peters, ndlr) qui avait amené quelques danseurs qui étaient dans **Thriller**. Me voilà donc au bras d'Yves Montand, en train de descendre les escaliers de la gare de Marseille, les mêmes que j'avais descendu lorsque je suis arrivée d'Angleterre pour la première fois à 19 ans, pour danser au Ballet de Marseille. C'était très émouvant pour moi.

Il n'y a que peu de films de Jacques Demy qui ont vraiment marché, finalement.

Oui, ses films sont un peu des OVNIs, celui-ci en fait partie, d'ailleurs. Il y a **Les Parapluies de Cherbourg**, **Les Demoiselles de Rochefort**, bien sûr, **Peau d'Âne**... Mais Jacques est toujours resté dans son univers, il évoluait à sa façon, hors du temps.

Je ne connaissais pas tellement le cinéma de Jacques Demy, mis à part ses films les plus célèbres, mais pour y avoir regardé de plus près, j'ai découvert un univers assez intéressant.

J'aime beaucoup Lola, d'ailleurs c'est le nom que j'ai donné à ma chienne, La baie des anges, aussi...